

-loyola-

Chemins de la Honte :
Fragments 2016-2021.

Voilà maintenant bien six ou sept ans que j'ai pour habitude, par intermittences, de noircir des carnets de citations, de pensées ou de petits poèmes. Ce n'est pas toujours très bon.

J'ai tendance à y revenir souvent, comme une tentative de me saisir et de me comprendre, ou du moins de percevoir ma propre évolution. Cette obsession a pu être fertile, et intéressante. Je ressens néanmoins le besoin de « tourner la page » et pour cela, il faut bien que l'encre coule encore un peu. Ainsi j'ai épluché mes carnets comme des fruits trop mûrs, j'en ai retiré les parties gâtées, mais j'ai tâché de retranscrire ici fidèlement le reste, pour les rares égarés que ça intéresserait, et pour me débarrasser une bonne fois pour toutes de cette vermine de mots.

Certains lecteurs reconnaîtront sûrement quelques poèmes, qui ont dû être partagés, publiés, mis en musique ici ou là, sous mon nom ou sous pseudonyme. J'ai recopié les titres et les dates des rares textes qui en comportaient, mais la plupart en sont dépourvus.

Avril 2022.

J'ai voulu cueillir son âme
Par ses lèvres entrouvertes

En un murmure
Tout s'est échappé.

(28/01/2016)

Il arrive parfois qu'anéanti par la fatigue je reste de longs instants immobile, hébété, incapable d'agir. Alors je me vautre dans la tristesse ; mais celle-ci n'est pas méritée. Je l'ai usurpée. Dans ces moments gelés j'attends avec lassitude celui qui me giflera et me jettera avec vigueur mais tendresse dans ce monde ignoble et pourtant inévitable. Cependant rien ne vient. Par un effort singulier je me lève et je sors ; et tout mon être s'enthousiasme de cette mince et banale victoire sur moi-même.

(24/06/16)

Rigueur glaciale de ce mot : être ; peste qui s'immisce entre les os.

(17/01/2017)

Fasciné par les charnières rouillées de la vie
Les silhouettes passent
Tu imagines
Qu'est-ce donc que tu as dans le ventre
Etoile de honte
Vortex d'efforts perdus
Faim sans raison.
Il est si facile de glisser dans les coulisses
D'aller si loin qu'on ne
Retrouve plus le devant de la scène.
Tous les nuages se concertent
Pour me voiler la face – j'ai déjà
Les yeux fermés et secs.
Les murs tremblent, nous partons dans les bulles
Adieu – Hadès immortel et heureux
Remords descendus, sans désir.
Des orchidées sordides aux sacs Dior qui s'édentent
Tout nous rit au nez.
Dans l'enivrant tintamarre d'une fanfare immense, sans bornes et sans visages.

Comme un garçon boucher
Tu cisèles ton âme
Grand tas de mots hachés

Voilà vos deux-cents grammes
Voulez-vous autre chose
Et au revoir madame

Il faudra bien que j'ose
Par recueils invendus
Ecouler tes névroses

L'époque veut son dû
Et ce n'est plus le temps
De jouer le fou pendu

Nerval est embêtant
Il faut changer de masque
Replier ton Satan

Mais revêtir nos casques
Et perdus tout là-bas
Déboucher nos flasques.

Fût de cristal
Lumineux soupirs
Versons les
Lois du monde.
La lie flotte au bord
Des yeux. Il expire.

Fantasme jaune
Sous des reflets liquoreux.
L'esprit gronde
Mais se rétracte
Comme l'œil d'un escargot que l'on vient de frôler
Ne faut-il pas plonger
La main
Dans le gravier d'idées
Mille fois ressassées ?
Des pas de danse
Jetés sur le boulevard
Gris vert
Gris bleu rouge pâle
Nous mènent, pauvres bêtes,
Au bar à cocktails – là-bas – perte de temps.

Ouvrir des parenthèses
Qui sont des velux donnant sur
Des gargouilles
Des chaînes
Des toits fumants
Et des nuages sans accrocs.
Songe
Intact.

Marcher sans paroles dans l'accompagnement des réverbères
Feu rouge – premier violon – maquillage d'ombres
Silence espion des rues, depuis toujours.
Pièce d'eau aveugle – nous franchissons la barrière
De ce temple d'air clos.
Les voix bondissent, roulent et retombent
Au rythme des doigts frémissants
Qui cherchent quelque chose

Nous repartons ensuite, insatisfaits,
Sous les lueurs jaunâtres.
Je me figure un désert sans lions
Rue du vieux Versailles
Et plus encore sur la
Vaste place d'armes.
Cette statue égarée
Dans cette mer morte -
C'en est presque ridicule.

Des fleurs perdues
Gerbe d'espoir – à bile sans foutre
Arde et crispe les jointures
Sans inspiration flasque échéance
Gémis – le sel dans les mains
- les mains
sous terre
à la Pitié
Salpêtrière
On rit d'un rire de soufre
Essoufflé sans foule
Le fanal s'écoeure.
Ah
La gorge s'étreint
Et tourne à vide.

Triste ivresse des voyages
L'univers un peu moite se distille dans l'alambic des âmes
Et les monuments passent
Comme une liqueur nouvelle
Tout murmure ici un air étranger
Et des prophéties hermétiques
Les étudiantes allemandes trop souriantes chantent faux comme ce soleil de Potsdam
L'homme parle trop il faut parfois que je me débranche
Sentir suffit parfois
Sentir : mourir et renaître dans un siècle autre
Et tous ceux-là que je n'entends plus
Ce groupe un peu laid
Se réincarne dans un baroque nouveau
Je pourrais en parler longtemps
Mais peu importe

21.

Comme en sursis j'explore des choses nouvelles que je ne comprends pas
Le Mur qui nous fusille de son granit et nous écrase par le temps passé
Les Berlinoises désormais _____ qui suent grouillent et gigotent
Les galeries d'art contemporain – beau mais masturbatoire
Et ce petit nuage aux éclairs roux qui s'infuse partout.

23. [La lune mâle allemande.]

Ces nuages-là sont bien plus beaux que l'asphyxiant et vide bleu.

Les freins du train chantent un air connu
L'ancienne plainte de la terre
Résonne dans l'acier
La campagne semble plus belle sous un ciel pensif :
Regard
Songeur

*il faudra bien mourir
mais partir
c'est déjà | un peu | ça*

Et ce que j'aime dans les trains
Et dans tous les voyages
C'est cette fatigue dans l'air
Et les murmures en bribes des passagers
Qui se mêlent à d'autres murmures
Et ce que j'aime
C'est que jamais
Nous ne comprendrons

[Comme tout acte humain depuis trois siècles
C'est de la branlette]

Les murmures se dissipent
C'est moins beau

[liberté totale et nous verrons bien]

Cela ne me saoule ni ne me souye
Ah et pourtant Berlin

Berlin
Ces hommes
Partout
Sont admirables dans leur laideur
Laideur trop humaine
Et ça court et ça rit et ça bouge
Et ça souye haha

Il n'y a plus grand-chose à dire ensuite
Car c'est gris bien gris
Mais un dernier musée avant de partir
La couleur aspire l'esprit
Se transporter
Voilà tout

[Qu'a-t-il pu se passer en si peu de siècles ?]

ah si l'homme
ne faisait plus de bruit
ses pieds chantent trop fort
ses paroles résonnent

...

...

les
mots
ne
viennent
pas il y en
a
pourtant des
choses
à
dire

...

Il est trop tard pour comprendre la nature des choses – j'ai tant besoin de silence.

(20/06/17)

Plus de batterie plus de RER rien
Orphelin pour la nuit
Je ne dis pas non
Avec un plaisir obscur je me rue
Dans ce torrent de fange humaine
Qui ruisselle
Jusqu'au champ de Mars
Moi Paris coup d'un soir

C'était rapide et laid
Je rentre sans
Demander mon reste.

Cette grande tour
N'est que l'incarnation concrète de Paris catin stoïque
Au milieu de ces larves
Et de tout ce qui s'orchestre dans l'ombre.

(14/07/17)

Quoi qu'on dise
Le corps est l'ennemi
Se heurter enfin à l'Objet.

(31/07/17)

Notre royaume
Pour un gémissement.
Si l'on ne meurt pas
Au moindre instant
On ne sait pas vivre
Si l'on ne transgresse pas
Au moindre instant
On ne sait pas être
Il faut ainsi des lois
Une doctrine
Ou je ne sais
Quel culte obscur
Un carcan pour grandir droit
Rêche et assez fort
Pour le briser en s'élançant plus haut.

(31/07/17)

La fatigue est peut-être la meilleure des drogues
Parce qu'elle fournit
La mélancolie et l'espoir
Suaves.

J'ai rejoint les autres
Et autres ils sont en effet
Sur ce bateau qui file vers ce qui n'est pas – hélas – encore l'inconnu
Je m'isole un bref instant
Pour sentir dans les ténèbres
Hypocrites
Qui m'entourent
Cet avant-goût de l'invisible
De l'insensible.

Levés trop tard pour l'aube
Le soleil brûle déjà
- consommation qui ne
s'achève
jamais -
Mais la fumée dans la mer du ciel
Et l'écume dans l'azur de l'océan
Galopent dans le lointain
Au fond des âmes

Le soleil s'époumone toujours
Visage de *DIEU*
- Un seul membre qui est
Œil
Bouche
Dextre
Et nous nargue car nous
- moi du moins -
Ne pouvons
Le suivre...

Peu importe
Les hommes de la terre
Ne le craignent pas.

Moi qui voudrais haïr
Tout
Je finirai par les placer au panthéon.
Nés de la terre déjà morts en terre
Semés comme ce qu'ils sèment
Bientôt fanés comme ce qui fane
Ils connaissent ce que nous avons
Perdu :
Sentir
Vraiment.

Du bleu et du vert
Qui se craquèlent et s'effritent
Comme en silence -
C'est la Corse.

J'ai plongé tout au fond
Dans l'eau tiède qui s'élançe
Tendue vers ce que je ne vois pas.
J'ai caressé la croupe brûlante des rochers
Et – sans que rien ne me trahisse – je brûlais aussi.
Mon regard a épousé
Tout ce pays.
Cette terre
Me clame
Son être
Mon âme
S'étonne
Et grogne
« Que ferait
Une âme moite
Dans un pays sec ? »

Et pourtant je suis là
Et je m'assèche aussi j'en ai
Assez de ces chants gras
Qui s'échappaient de mes pores.
Tandis que de la bouche de ce prêtre en blanc
- assassin de Dieu ? -
Se déverse un torrent
D'asticots
J'aspire au vide
Au Vide
Autour de sa face rougeoyante
Qui s'agite et tressaute
J'observe le blanc de sa soutane
Et le désire je veux
Que tout
Soit blanc.

J'ai vu hier le ciel s'étendre
Et les nuages ouvrir leurs lèvres aux crêtes des montagnes

La Corse ardente
M'assourdit de prophéties
L'or de son air
Me révèle mes désirs.

Je perçois dans ces montagnes mordorées
Dans l'azur miroitant
L'Europe pure et secrète
Il ne faut pas trembler

le plaisir mélancolique

d'une voix féminine...
il me faut
l'ivresse
toute ivresse
est bonne
à prendre

Le temps lutte et me manque

Or le temps s'engage
A ne pas hanter l'âme
Qu'il ronge sourdement, ce mage fou -
L'ange aux yeux de fougère
Mange ses larmes mais
Se tait

Le langage ment

J'aime à flancher les soirs de brume
C'est l'effort du faible
Chantant sans espoir
Exhumé dément
Et sa voix lancée
Se tait

Le langage ment

Horreur du sage
Jamais tenté
Face aux cris du monde
Mais j'ai senti trembler
La foudre dans le lointain
Silence

Le langage ment

Entre les jambes
Criblées de trous flambants
L'autre embellie
Semble bleutée
Fermant les yeux
On s'engouffre dans l'étrange
Mystère
En tes mains menteur je remets
Mon silence

Le langage ment

Jungle assoupie sous les pires amours
J'en veux à tes rires de soufre
Dans ta senteur d'asile
Dans ta lenteur d'exil
Attends mon front
Vengeur
L'âtre sanglant semble entendre
Sous la montagne engoncée dans son manteau d'arbres
Citadelle imprenable
Les mots

Le langage ment

J'ai glané le dernier encens
Ganté du cuir de la défaite
Dernier flambeau brisé
Phare de l'ultime regard

Nous ne comprenions pas le message
Emis par le murmure angoissé
De tes cendres
C'est qu'ils s'étaient mis tragiques
A changer de visage
Les mots

Le langage ment

Ils mâchent les germes grinçants
Des génies à venir
Des venins à gémir
Ils charment les derniers sages
Séniles et muets
Qui marchent dans l'abîme
Penchés vers l'onde où se mire
Leur tâche obscure
Apprendre à
Mourir

Le langage ment

C'est un monde qui émerge
Monde d'argile et de glaise
De murges grotesques
D'ogres fragiles
Où notre race fébrile
N'a plus place
Par le bûcher des phrases
Déchéance arrachée
Nous mettrons trop chanceux
Faute de savoir naître
Sur leurs planches échancrées
Toute notre ardeur d'être
A mourir

L'âge m'engueule
Mais les âmes
Garderont en secret
Le cruel ménage
Des lames et des anges
Des mages et des sables.

Il est grisant de se réveiller homme
De se révéler seul
Et de voir dans un gouffre
L'infinie lutte à mener
Pour en garder le titre
Et en oublier la condition
Dans l'ivresse du sang répandu

(25/08/17)

Il n'y a qu'un seul horizon

Le son des villes

Rit

Des oripeaux de mes rancœurs

Aux cœurs le chant du blé

S'éteint

Le ciel des villes

S'irise

Froid haillon

Suivez-moi je m'embourbe ivre

Il n'y a qu'un seul horizon

Ne pas lire c'est un feu qui s'éteint

Cela dit tout est cendre

Vole au fond des yeux

Cendres cendres

Vont folles aux eaux stagnantes

Homme tu l'ignores

Homme dans le vent

C'est toujours toi qui chantes

Il n'y a qu'un seul horizon

Pourtant

Heures lourdes douleurs bourgeoises toute joie s'embourbe s'embourbe arbres

Arbres bras tendus vers le ciel fourbe on s'en fout

Mon sang fou sous la fange

Je respirerai

De mère la main

Etreint Etrangle

Beugle sans teint

Ça ne sert à rien

Ce crépitement ne cesse pas ; il a tu l'odeur de fin d'été que les arbres épuisés éructaient autour d'eux. Il nous a ramenés en un grand Silence. Il pleut d'inextinguibles points d'interrogation. Je me souviens que nous y voyions comme des fragments de vérité, et notre enthousiasme croissait lorsque le ciel haussait le ton. Je me souviens de cela, et d'autres choses encore – l'écluse est ouverte – mais je devrais ne me souvenir que des jours à venir. Je me souviens de nous, alors que je ne devrais garder en tête que je ; car nous n'a jamais existé. Ce crépitement ne cesse pas. C'est bien-tôt l'automne et je m'en réjouis. Seules les feuilles qui tombent sont réelles. Toutes les feuilles tombent. L'eau tombe aussi. Ce crépitement ne cesse pas. J'aime ; et je n'aime pas beaucoup cela. Ciel ô ciel ne te tais jamais.

Ne te tais jamais

Le soleil que nous n'avons pas vu s'en va aussi, dans un dernier spasme bleuté. Dieu merci, l'or d'été s'est évaporé depuis longtemps. Autre chose l'a remplacé, que je ne puis qualifier (n'est pas poète qui veut), mais qui m'éclaire bien davantage.

Voilà pourquoi je crois que je vais peut-être comprendre – un de ces jours.

(13/09/17)

Ixion silencieux s'absorbe dans ces vers
Ce ne sera pas nouveau
Sinistres retours inévitables
Sillons de vie et de mort
Nous n'avancions pas seuls
Seuls nous n'avancions pas
C'est l'heure où s'assèchent les simples
Sans se pouvoir croître
Ce ne sera pas nouveau il faut
Redire les yeux retournés
Ces mêmes fragments
Dévoilés depuis toujours
- l'âme meurt-elle ? -
Ixion cynique se suspend à quelques rimes
Avant de retomber
Dans ce qui serait
Mais son retour est le même
Puisque seul ce qui a été
Sera
Ce ne sera pas nouveau non
Ce ne sera pas nouveau

Nus nous étions enfants de verdure
Au dernier soir d'été
Dans nos draps de chair blanche.

L'infini abaissé
Nous semblait un peu terne
Le soleil coulait en
Ruissellements internes

Entre ses jambes l'astre
Scintillait
Fatigués dans le ciel
Nous scrutions autre chose

Qui n'est pas venu.

(15/10/17)

J'accorde ma respiration
Au rythme de ma marche
Mais je marche trop vite
Ou je respire trop vite

- Ou je meurs trop lentement.

(06/11/17)

Mon cerveau
Une éponge
Qui se meut
Mon crâne
Un aquarium
Superbe
Nos yeux des gouffres
Lents
Sous les rayons parallèles des lampadaires
Mon ciel
Un velours
Muet
Ces mains
Des pieuvres
Dans l'éther
Cet habit
Un décor
De bois
Mes fluides
Des vagabonds
Embastillés
Le reste je ne sais
Et cette âme tout là-bas ?

(13/11/17)

J'ai croisé hier un homme
Qui ne devait être qu'un homme
J'ai bien fait de ne pas m'arrêter
Son visage de l'instant
Était celui de
Maldoror

Dans les profonds orbites
Le terne éclair de son regard
Ne cachait pas sa maudite
Malice
Tout ce monde de flammes
Le rire du sang
Face au sang
Qu'il répand
L'exultation par spasmes éjaculatoires
Des sacrifices
A la beauté fiévreuse
Tout ce monde de flammes
Où chaque flamme
Est une volonté
Aléatoirement incarnée
Tout ce monde de flammes
Où chaque flamme
Est un œil
Ouvert sur la pierre
Tout ce monde de flammes
Où chaque flamme
Est une langue
Plaquée sur le ciel
Tout ce monde de flammes
Où chaque flamme
Se veut cheveu
Seul sur le sable
Tout ce monde de flammes...
Il pleut beaucoup trop
Pour que de tels rêves
S'éternisent

J'ai bien fait de ne pas m'arrêter
Son visage des heures
Aurait tout
Ravalé.

(13/11/17)

Dans cette contrée de bruits sourds partout vibrant où se trouvait mon âme, ma vie se déroulait à la vitesse des nuages : c'est-à-dire que rien n'était vraiment déterminé. L'air tiède m'était un faux-frère ; et il n'était, le temps passant, plus si tiède. L'inextinguible vol de mon espoir me poussait ça et là en des lieux épars et m'emplissait contre mon gré les yeux d'un abîme vorace et suppliant. Je fouillais alors la cendre d'un foyer éteint comme pour y chercher un quelconque oracle, ou bien je marchais dans une forêt qui n'en était pas une. Je rêvais de m'engouffrer dans les bordels où l'univers s'efface. Bien souvent j'étais entouré d'êtres plutôt fades ; mais je pouvais alors dans mon silence parvenir à estomper cet ennui. Je construisais sans cesse : ainsi une parole fugitive, un regard oublié, un soutien-gorge ajusté pouvaient m'être des promesses d'une impensable richesse, mais alors il ne fallait surtout pas proférer le moindre son. Tout signe exhumé par mégarde appelle en effet une réponse, qui n'est jamais celle du prophète (elles sont nombreuses celles que j'avais crues femmes). Je considérais néanmoins ce jeu comme tel – et mon espoir d'ailleurs ne cessait sa route. Dans cette vie curieuse les nuages parfois s'étendaient en une brume insidieuse, le jeu me paraissait alors d'une odieuse bassesse, et comme huîtres se refermaient toutes choses. Ce n'était qu'une rupture psychique, qui comme toujours était venue en silence.

(30/11/17)

Je serrais la lame entre mes paumes aveugles
La vérité ne jaillissait pas.
J'essayais d'aimer
Mes cent yeux fermés
Au lendemain
Lente maladresse je voulais vivre
Comme si vivre se veut
Je ne parvenais pas même à mourir
Je parlais trop au fond
Pour m'écouter
Je me voyais trop
Pour me connaître
Souhaiter naître en étant soi
Quelle absurdité
Sous des pluies d'or
L'arbre disparaissait
Et malgré les cris de la ville
J'ai persévéré
Dans ma bêtise
Et je suis là
Encore plus moi, hélas !
Qu'auparavant
Me pardonneriez-vous
De n'avoir pas fondu
Dans la mer grise – seule vie
Possible
Je suis mon pire ennemi
Ne faudrait-il pas
S'endormir
A jamais
Non c'est la fange lente
Que j'engloutirai
Jusqu'à la fin
Délectable plongée
L'algue parcourue de frissons
Envahie de poissons en foule
N'est que l'ombre du récif
Et l'eau seule la soutient
Je suis mon pire ennemi
Mais moi personne
Ne me crucifiera
Bien trop nébuleux
Pour mourir en homme
J'ai pourtant – en moi – trop de merde
Pour partir en ange
Sous l'incessante pluie des songes
La boue m'envahit :
Je suis mon pire ennemi

Nathanaël, je t'apprendrai à renoncer.

Ménalque t'a menti, mais sa révolte était légitime. Il s'est épuisé à poursuivre la joie, à chercher l'instant, comme si l'instant existait.

Pour ma part, j'ai tâché de suivre ses enseignements. Je n'ai pourtant goûté que des fruits gâtés ou factices ; et si par hasard une joie me semblait réelle, la déception consécutive était toujours plus forte que cette joie passagère. Je crois avoir vécu suffisamment pour affirmer que nous ne sommes plus dans l'ère de la joie, car l'homme enfin s'est désintoxiqué. « *J'ai vécu plusieurs vies, et la réelle a été la moindre* » avais-je déclaré. Je vécus en effet de nombreuses vies ; dans une de celles-ci se passa un événement significatif.

Cela avait lieu, je me souviens, dans une de mes dernières vies.

J'avais quinze ans. Nous étions à Venise. Le rire me prit soudain, alors que j'étais parmi mes camarades ; il me revêtit comme un masque. Mon corps m'échappait peu à peu et glissait hors de moi. Le rire depuis ce jour m'écoeure, mais j'ai retenu de ces instants la sensation délicieuse de flottement, d'absence au monde.

Il te faudra savoir renoncer.

L'instant est une farce. Le problème de l'instant, ce n'est pas qu'il est passager, mais bien plus que, de tout temps, il n'est déjà plus. L'instant est par essence révolu.

La nuit était tombée depuis quelque temps. L'écume invisible des canaux semblait m'appeler, à travers la brume du rire ; je rêvais de trouver au cœur obscur des flots une étreinte glacée, car je croyais que je pourrais aller au-delà.

Nathanaël, il n'y a rien de plus grand que le renoncement.

Cette fuite vénitienne de mon âme, conséquence d'un envol des nerfs, n'était que le fruit du renoncement à tout espoir, tombé de la branche.

Je ne connais pas une seule chose qui aie de véritable valeur, de raison d'être ; la vie est comme une ville fantôme, un décor de cinéma : les rues sont nombreuses et les façades rutilantes, mais derrière ces façades il n'y a RIEN. Ce n'est pas dans des fruits trop mûrs et des plaisirs confits que tu trouveras la joie, ou ne serait-ce qu'une raison d'exister. La seule raison d'être se trouve au fond du non-être, la seule joie sous les choses elles-mêmes.

Travaille à ne plus aimer que ce que tu as toi-même conçu ou du moins converti ; sache rêver et garder, quoi qu'il arrive, les yeux fermés. En effet, Nathanaël, tu comprendras que les paysages ne sont véritablement beaux qu'absents. Seul vaut ce qui est derrière les choses, ou ce qui n'est pas encore. Tu es le monde : il s'effondre chaque nuit lors de ton sommeil, et ne sera plus après la désagrégation de ton corps ; n'est-ce pas là la plus grande preuve de la vanité de toutes choses ? Ce que tu n'as pas toi-même secrété n'a strictement aucune valeur et ne mérite pas même ton attention.

Ferme donc les yeux, bouche tes oreilles ; que seuls t'atteignent tes propres rayons. Ainsi, tu pourras flotter dans les délices de ton esseulement, et si jamais l'on coupe les amarres, tu prendras le large sans regrets, et y trouveras la seule vraie joie. Joie : ne plus voir aucun paysage.

A Hylas préfère Rigaut, et comprends que Don Juan n'est beau que dans sa mort ; mais ce héros est lui-même un paysage, dont il faut se séparer.

Renonce, Nathanaël, renonce. Je ne saurais me répéter indéfiniment.

La seule attitude véritable est celle du renoncement. Il s'agit non seulement de mourir à soi-même, mais de mourir aux autres et à l'univers.

Si tu plonges dans cette sphère dont tu es le centre et la limite, alors, mon frère, alors, tu sauras ce que c'est que de vivre.

(Septembre (?) 2018)

IV.

Je m'égare de nouveau, sans trop comprendre pourquoi – mais hors de la roue du temps...
Tout s'affadit.
quelques jours déjà
et je crains
que cela ne dure
encore un
peu.

double frayeur (et abattement).
- rien n'a vraiment changé.
tout passe, se délite et change, radicalement ; sans forme définitive.

J'avoue que
je ne
comprends pas
trop.

SOUTIENS
LE GLAIVE
DU TEMPS.

Le temps semble détruire toute forme d'existence.
Il y a deux jours,
Ne pouvant fermer l'œil,
J'ai noté ces mots :

Le temps dissout tout
Alors même qu'il n'est qu'une création artificielle
Le non-être surgit dans l'être et le dissout
Le ronge.
Il sape toutes mes forces.
Tout est passé
Tout ce qui arrive
Sera passé.
A quoi bon ?
A quoi bon ?
Ces trois mots
Dans leur valse
Me font souffrir
D'une douleur terriblement charnelle
Comme si j'avalais de l'essence
Et je ne trouve rien
Pour me rattraper
Dans ma chute
Que des mains trop réelles
D'un être qui m'ignore
Et qui mourra aussi.
Il faudrait briser ma conscience
A tout jamais.

Je ne demande pas d'aide
Puisque je ne peux pas parler
Et qu'il faut vaincre seul
Ce besoin de mort totale.

La souffrance elle-même,
Pourtant si vive,
S'affadit et s'éloigne de la vie.

« - Qu'est-ce que t'as ?

- Mais rien. »

Et c'est très contagieux

ça me dévore. /////

En mourrai-je ?

Et puis cela passe, on l'oublie ; on se porte mieux, comme après une simple grippe.

(14/06/19)

L'ennui se révèle
Infiniment fertile
Ces lendemains de murge,
Cotonneux,
Bercés par un synthé
Quelque part,
Sont des jours parfaits
Pour les esprits perdus.
Je m'en vais – *JE* s'en va

Arthur cherchait un autre
Dans le froid des rues
Mais les visages
Sont fermés.
« The light is leaving us all »
Lui avait-on dit
Et alors qu'il s'éloignait
Dans le froid des rues
Vers cette colline
D'où il surplomberait
La ville blanche
Et qu'il voyait
La lune jaune
Dans le halo des nuages
La vérité adamantine
Le mordait et l'infusait.
« The light is leaving us all »
Gravissant marches et sentiers
Il aurait pu être un héros
Dans ces contreforts dont l'âme
Etouffe sous ses propres pas
Sous les pas des joggeurs
Et des petites familles
Sous les pas des randonneurs
Et des rêveurs détraqués
Il aurait pu être un héros
Son visage pourtant
Encore aperçu ce matin
Face au miroir muet
Dans les tâches les plus banales
Lui rappelait son histoire
Sise bien
En-deçà
De la légende.

Un maelstrom au cœur de la gorge.
La tête me tourne encore un peu -
Je manque de finesse.

« réapprendre à être heureux »

La gym-na-stique,

Comme dans tel passage du
Journal de Gide que
Je ne retrouve pas.

Tu nies
Ta propre incandescence
Quelle dégringolade
Et grisé de silence
On envie nos bravades
Je n'ai jamais compris
Ce qui me brûle et me salit
Cette incandescence
Lumière crasse qui
Déborde de ce cœur dépiauté
Pendule aux entrailles vides
L'aiguille figée sur
Le six
Scie sauteuse hors de
Ses gonds
Et sous mon front
De grand brûlé
Un groin sifflant
Qui suinte
A grosses gouttes
Les vertèbres grincent
S'entrechoquent
Comme tremble un train
Dans un tunnel
Circulaire
Tu t'appelles espoir
Et toute lumière s'est vidée
Tu connais pourtant
Ta propre incandescence.

(26/01/20)

on veut
des gens
qui sont
business business business business business
business business business business business
business business business business business
business business business business business
b u s i n e s s
bise
naissent
brises
flèche
calèche de
Pise
la dèche en tise et quelle
tristesse
un ciel gris lèche
le haut des tours
des gerbes de lys m'ont filé la gerbe

Qui est plus seul que
Ce livre serbe égaré
Sur un banc gare
Montparnasse ?

Il reste ce rêve fou
De la Défense en friche
Démembrement de l'épicentre
Vraie dé-
centralisation
Implosion d'Agartha
Disparition du territoire
Mais subsiste la structure vide et rêche
 business business business
management des opérations et
supply chain

puritaine désossée

Je trace la carte
Du labyrinthe

Et je m'étreins encore une fois.

Il va crever, ce putain de Minotaure.

Avançons dans le second chapitre
Chapitre sans auteur.

Tu crois aller où
Avec tes insomnies
Tout ce que tu traînes
15 ans acnéique et nauséux
Des nuits blanches
A chercher sur JVC de la reconnaissance
Et larguer toutes formes d'amarre
Tu croyais quoi
A t'abandonner
A la dérive de rendez-vous
Hasardeux sur les quais
A République
Ou à Bastille
Echanger tes névroses
Et ta salive
A l'époque en bon sac à merde
Tu parvenais aussi bien
A forniquer qu'à te tuer
Un malaise croissant
Face aux salopes abyssales
Qui hantent ta mémoire
Exhibition nauséuse
Et fausses larmes
Faux rires
Faux cheveux
Faux style
Fausse vie
Et les touristes qui rigolent
Crève Crève Crève
Crame

(28/01/20)

Il fait froid. Enfin, j'ai froid.
Mais ce froid n'est que le symbole
De bien plus grand.
J'écoute des airs passés
Dans le froid
Et j'écris
Je ne sais quoi

J'ai vu une fée danser
Au seuil de tes mains
Et dans la nuit
Un prophète
Triste

Un regard qui s'étire
Sur un coin de peau
Comme un chat au soleil
C'est le dernier matin
Et mes yeux refluent
Comme les vagues au soleil
Sur le sable de ta peau

« il est mieux là où il est »
« il est heureux maintenant »
à croire que l'on préfère
ne plus être là

Dors.
Virginia Woolf et Psychic TV c'est je crois
Un bon alliage
La fatigue reflue soudain
Je serais paladin dans la plaine oubliée
Défarnissant les esbarreurs
Des muses aux pupilles dilatées
De la mâchoire aux orteils contractées
Par l'invasion de l'ange prophète
Je suis celui qui crie dans le désert
Mais mon désert aux confins des tripes
N'a pas vraiment de nom
Couronne de feu
Quand le dragon se sera endormi
Dans la plaine chauve
Les saules sècheront leurs larmes
David ne mourra jamais
Sa lyre et sa couronne
Sont en feu
David ne mourra jamais
Il a réveillé
De nouveaux christes
Rallumant le vrai dieu
Redressant les regards
Quand dans les songes
De pâles reines s'immergent
Dans leur chagrin
L'écran mouvant
Finit par me parler
Il murmure
Je ne parle pas son langage
Je hais Je mais Je
Ne sais pas trop écrire
La cervelle fond
Et suinte par les oreilles
Putain heureusement que
ça vibre.

Il s'est branlé
Les yeux fixés sur
L'araignée au coin du mur

J'ai peur j'ai
très peur

Les gouffres de la jalousie...
Trouver en soi la trace du sentier
Pourquoi s'entraîner à la patience ?
Le sentiment d'être un incapable

Et le ciel s'efface encore une fois
Sous la
 tourmente
je ne sais
 pas trop
 quoi faire

Nathanaël !

Comme toujours
On va tout
Reprendre
A zéro.

Nathanaël !
David !
Jérôme !
Goldmund !
Joséphin !

(être chérubin de feu)

(Février 21)

Caïn – the Magician
Abel – the Hierophant

As de deniers

Cinq perles
Regard pur.
Marbre.

Caïn !

Suis-je le gardien de mon frère ?
Num custos fratris meis sum ego ?
Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra.

Virginal et solitaire
Dans la pureté de ta solitude
Tu as rejoint la terre.

Sous le regard de la Mère
Et du cortège infini
Des Dominations
Ton sang a creusé le sentier
Sur lequel je m'engouffre
Le front marqué du sceau
En mydriase pourpre
Les mains cendrées

Les racines agrippent
Ta chevelure noyée
Dans la poussière.

Ton sang crie
Du sol
Vers le ciel

Sans nuages
Et sans étoiles.

Ton troupeau
Ne t'a pas oublié
Il piétine
Et s'éloigne
Comme en silence.

Dans les temples et les tombes
Aux frontons des gares
Et des centres commerciaux
Ton œil pâle
Veille
Sur les âmes pleines
Et inertes
C'est ton cri toujours
Qui résonne dans les hospices.

Toujours les mêmes thèmes jusqu'à la Fin : faute, souillure, marque de Caïn, honte, honte, honte.
Le cœur de *tout*.

Toujours et encore la honte, en moi à chaque instant, depuis le haut de l'escalier il y a bien quinze ans jusqu'au regard de cette fille Cours Berriat hier, alors que je ne faisais rien.
Passivité, lâcheté, honte, souillure, remords, honte, honte, honte.

François ne s'endort toujours pas. Il regarde l'heure : 3h30, lundi soir/mardi matin.
Toujours en redescende après un week-end chargé
Angoisse sourde du fond des tripes, remonte dans sa gorge.
Merde, pense-t-il. Putain de merde.
Cette angoisse sans objet, intarissable.
Mais il trouve vite des objets.
Le temps.
La mort.
Futilité de toutes choses.
Pourquoi vit-on ?

Et puis merde, ça sert à rien de trouver le sommeil, c'est peine perdue.
Il veut se rouler une clope : presque plus de tabac.
Merde, il répète. Mélange les fonds de tabac. Se sert un thé. Allume son ordi, va sur youtube. Clique sur un clip, au hasard/suggestion aléatoire. Se laisse un peu emporter dans le flux des suggestions.
Chant chrétien, puis sermon/conférence.
Il ricane.
Mais Dieu, c'est quoi ?
Il l'avait ressenti ce week-end, au son des basses. Il avait pu faire partie du Tout. Et là dans sa détresse sourde et infondée il le sent aussi, car ça fait partie du cycle, et le cycle est Dieu.
Il revoit l'heure. Pile 3h de sommeil, s'il se couche à l'instant.
Bon bah nique, j'irai sûrement pas en cours.
Il sait qu'il n'entendra pas la sonnerie du réveil, de toute manière.
Ça aussi, ça fait partie du cycle. Le grand flux des choses est le cycle, le cycle est le tout.
Il faut suivre le cours des choses.

Des soirs entiers à respirer les cendres, les naseaux en feu, le corps prostré, et l'âme qui tourne en rond.